

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 185

Artikel: Parole d'honneur
Autor: Du Röbrac, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

par la force ni les attaquer autrement, parce que la plupart portaient l'habit militaire national et on craignait qu'en attaquant ces gens là, que la France n'en prit ombrage. Mais le général a toujours protesté que la France ne prenait aucune part à ces brigandages de Rengguer et les deux commissaires envoyés par l'assemblée nationale pour prévenir tous les régiments de la déchéance du roi, crainte de quelques révoltes parmi les troupes de ligne, étaient justement ici dans le temps du pillage de la Montagne. Ils ont entendu les rapports des députés de la Montagne et c'est d'après tous ces faits que les commissaires et le général ont donné par écrit que la France ne reconnaissait pas ces gens de Rengguer et qu'on ne les soutiendrait en aucune façon et le général a envoyé 6 ou 8 dragons au Noirmont pour amerer Rengguer à Delémont et l'escorter, mais ils ne l'ont pas trouvé. Quand ils sont arrivés au Noirmont, tous les paysans du village étaient sous les armes, même les femmes, les enfants étaient armés de tridents et autres instruments. A la fin du compte les dragons et les chefs de la bande de Rengguer n'ont plus fait qu'un même ménage. Ils ont bien bu, bien mangé au Noirmont et ils ont emmené ici avec eux un des chefs de la bande, ainsi qu'un nommé Froidevaux du Noirmont, aussi capitaine de la dite bande.

Ils ont parlé au général et aux députés en présence du lieutenant Moreau. Ils ont voulu se justifier en montrant une liste de signatures, tant de ceux du Noirmont que d'autres qu'ils avaient forcés de signer pendant leur course dans les villages de la Montagne. Ils ont porté en tête de la dite liste « l'an I de la Liberté ». Quand Moreau eut entendu ces termes il a jeté les yeux sur le fameux Froidevaux, lequel a baissé les yeux et est venu pâle comme la mort. Le général et les députés lui ont fait une mercuriale, disant que ces signatures n'étaient pas celles de la majorité du pays et qu'il les exhortait à demeurer tranquilles à ne plus troubler le repos de leurs compatriotes. On les laissa aller ensuite. Celui qui accompagnait ce Froidevaux était en habits nationaux. C'était un homme de taille ordinaire, un peu trapu, un visage rose et plein, le teint brun et fortement marqué de la petite vérole. Au regard farouche d'un homme déterminé. Il était ainsi que son camarade venu à cheval.

Etant de retour à la Montagne, il s'est trouvé un dimanche à Saignelégier à l'issue des vêpres. C'était le dernier dimanche d'août au 4^{er} septembre 1792, justement au moment où l'on laissait la déclaration du général. Celui-ci est

plates-bandes de rosiers. Une lumière douce tombait sur tout cela ; et dans les lointains, la Basilique se dessinait aérienne et légère sur le grand ciel bleu.

— Que ces roses embaument ! murmura Alba, elles me rappellent les buissons de Damas.

Malgré sa faiblesse, Yvan se pencha sur un rosier, et en détacha une fleur d'un blanc immaculé, bien digne de fleurir dans un jardin de Lourdes.

— Je la garderai toujours en souvenir de cette soirée, murmura Alba ; sa vue me redira notre réunion presque miraculeuse.

Le jour tombait ; la grande ombre des montagnes d'alentour assombrissait la verdure ; un vol de colombes regagnait son abri ; le souffle d'une brise, rafraîchie par l'air du soir, fit un instant frissonner les feuilles et les roses ; tous les pétales, largement épanouis, jonchèrent le sol ; au loin, on entendait un bruit de foule, des chants de cantiques. Les pèlerins allaient se réunir sur l'Esplanade pour la procession du soir, celle qui se fait aux flambeaux. Déjà quel-

allé, accompagné de son consort, arracher de celui qui faisait cette lecture au peuple, la déclaration du général et des commissaires et s'est mis à proroger sur la nouvelle constitution que Rengguer cherche à établir dans notre pays.

(A suivre).

PAROLE D'HONNEUR

Ce n'était encore qu'un enfant de seize ans, et, cependant, on allait le fusiller.

La compagnie de fédérés à laquelle il appartenait venait d'être mise en déroute par l'armée de Versailles. Pris les armes à la main, en même temps qu'une dizaine de ses camarades, il avait été amené avec eux au poste de la mairie du XI^e arrondissement.

Frappé de sa jeunesse et de l'étonnante sérénité de sa physionomie, le commandant avait donné l'ordre de surseoir à son égard, et de le garder à vue pendant qu'on allait procéder, au pied de la barricade voisine, à l'exécution de ses compagnons.

Apprenti typographe, au moment où le démon de la guerre vint s'abattre sur la France, il vivait tranquille et heureux entre son père et sa mère, de paisibles travailleurs qui ne s'occupaient pas même de la politique.

Dès le début, les Prussiens avaient tué son père. Les privations du siège, les longues stations à la porte des bouchers et des boulangers, les pieds dans la neige et dans la glace, avaient couché sa mère sur le triste lit de misère où elle se mourait lentement.

Un jour qu'il était allé, comme tant d'autres, au risque de se faire tuer, cueillir des pommes de terre dans la plaine Saint-Denis, en rampant sur la terre profondément durcie par la gelée, une halle prussienne était venue lui fracasser une épaule.

Plus tard, un peu pour manger, un peu par crainte, il avait cru devoir s'enrôler dans l'armée de la Commune. Comme beaucoup de ses camarades, il n'avait marché qu'à regret. Il n'avait pas du tout le cœur à cette lutte fratricide. Et, maintenant, sur le point de payer de sa vie un concours de fatalités inexorables, il se félicitait au moins de n'avoir pas une seule mort à se reprocher. Il en était bien sûr, et pour cause.

Pourtant, qu'il eût été tué, ou non, on allait lui ôter la vie. Cela lui donnait une bien triste idée de la logique des choses. Aussi,

ques cierges, les premiers allumés, piquaient, de leurs petites flammes, l'obscurité commençante. Yvan ne se sentait pas la force de suivre les fidèles. Toute cette journée de bonheur, près de sa petite amie, l'avait trop émotionné ; sa fatigue devenait excessive.

— Et bien ! moi, je me mêlerai à la foule des pèlerins, reprit Alba ; je serpenterai, un cierge à la main, le long des sentiers de la colline, et je prierai pour nous deux. Embrassant Marie-Alice, elle dit à ses amis avec un doux sourire d'espérance :

— A demain.

Yvan sourit à son tour avec cette douceur mélancolique qui lui donnait tant de charme ; puis il inclina la tête. Ce mouvement voulait-il dire : au revoir... ou bien : adieu... adieu pour jamais. Ses lèvres ne formulèrent pas ce qu'il pensait, seulement sa voix prononça en un léger murmure, si léger qu'il en était presqu'indistinct :

— Chère bien-aimée Alba !

(La suite prochainement.)

lui importait-il fort peu maintenant de vivre, ou de mourir. Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait souffert en quelques mois, lui causait une réelle épouvante de la vie. Certes, il lui était pénible de quitter, au milieu de ce monde méchant, sa bonne mère qu'il aimait tant ; mais il se consolait un peu en pensant que très probablement, elle n'avait plus elle-même bien longtemps à souffrir. Quand il l'avait quittée, il y avait déjà quatre jours, elle était fort affaiblie. « Mon pauvre enfant, lui avait-elle dit, embrasse-moi bien, car j'ai le pressentiment que je ne le reverrai pas. »

Ah ! pensait-il, si on voulait bien avoir confiance en lui, si on consentait à lui donner une heure de liberté : il courrait auprès d'elle, et il reviendrait de lui-même, se remettre aux mains de ceux qui paraissaient avoir soif de son sang. Il en donnerait sa parole d'honneur, et il la tiendrait. Pourquoi manquerait-il à sa parole ?

Il en était là de ses funèbres réflexions quand, soudain, le commandant, suivi de plusieurs officiers, s'approcha de lui.

— A nous deux, maintenant, mon gaillard. Tu sais ce qui t'attend ?

— Oui, mon commandant, et je suis prêt.

— Vraiment ! si prêt que cela ? Tu n'as donc pas peur de la mort ?

— Moins peur que de la vie. J'ai tant vécu depuis six mois, et j'ai vu tant de si vilaines choses que la mort me paraît belle et désirable à côté de la vie.

— N'empêche que si je te donnais tout de suite à choisir, tu n'hésiterais pas un instant. Si je te disais : « Prends tes jambes à ton cou, et fiche-moi le camp », ce serait vite fait, hein ? mon bonhomme ; et l'on ne reverrait pas ici ?

Et bien, mon commandant, essayez-en. Pour la rareté du fait, mettez-moi à l'épreuve. La chose en vaut la peine. Un de plus ou de moins à fusiller, peu vous importe. Une heure de liberté, pas plus. Vous verrez, si je serai exact au rendez-vous, et si la mort me fait peur.

Oui da ! tu n'es pas bête mais tu me crois un peu trop naïf. Une fois libre, loin d'ici, tu reviendrais comme ça, bonnement, te faire fusiller, du même pas que tu irais à un rendez-vous d'amour ? Ce serait en effet singulier, mais ce n'est pas à moi que tu feras accroire ça.

— Ecoutez, mon commandant, vous ne me paraissez pas méchant. C'est que, sans doute, vous avez eu une bonne mère. Cette mère, vous l'aimez certainement par-dessus tout. Si, comme moi, vous étiez sur le point de mourir, votre dernière pensée serait pour elle. Vous béniriez celui qui pourrait vous donner la suprême consolation de la presser sur votre cœur une dernière fois. Et bien ! mon commandant, faites pour moi ce que vous souhaiteriez qu'on fit pour vous. Accordez-moi une heure de liberté pour aller embrasser ma mère, et je vous donne ma parole d'honneur de revenir ensuite me remettre entre vos mains...

Pendant que le jeune homme parlait, le commandant allait et venait, en tourmentant sa moustache, et en faisant de visibles efforts pour repousser l'émotion qui l'enveloppait. « Ma parole, murmura-t-il, ce gamin-là parle comme un chevalier d'autrefois. »

Tout à coup, il s'arrêta en face de son prisonnier, les sourcils froncés, la figure sévère :

— Comment t'appelles-tu ?

— Victor Oury.

— Ton âge ?

— Seize ans le 15 juillet prochain.

— Où demeure ta mère ?

— Belleville.

— Pourquoi l'as-tu quittée ? Pourquoi as-tu suivi les fédérés ?

— Il fallait bien manger. Puis des camarades, des voisins, menaçaient de me fusiller si je ne marchais pas avec eux. Ils disaient que j'étais assez grand pour faire mon devoir. Ma pauvre mère eut peur et me conseilla, en pleurant, de faire comme les autres,

— Tu n'as donc plus ton père ?

— Il a été tué.

— Où cela ?

— Au Bourget.

— Et bien ! c'est entendu dit le commandant d'un air solennel, après avoir un moment réfléchi, tu vas aller embrasser ta mère. Tu m'as donné ta parole d'honneur d'être ici dans une heure. C'est bien. Moi, je te donne jusqu'à ce soir. Allons ! file !

Il partit comme un trait.

Vingt minutes plus tard, il frappait à la porte de sa mère. La voisine qui la soignait vint lui ouvrir. En l'apercevant, elle poussa une exclamation de joyeuse surprise. Tout le monde le croyait mort. Il voulut se précipiter dans la chambre de sa mère. La femme l'arrêta.

— N'entre pas, lui dit-elle à voix basse. Ta mère repose.

Impatient, il n'entendait qu'à moitié ce que la brave femme lui disait. Il crut percevoir un faible appel de son nom. Aussitôt, il se dirigea, sur la pointe des pieds, vers le lit de sa mère. Il ne s'était pas trompé, la malade avait les yeux grands ouverts.

— Victor ! s'écria-t-elle d'une voix affaiblie.

En même temps, sans proférer un mot, son fils tombait dans ses bras.

Alors, ce jeune homme que nous avons vu jusqu'ici indifférent, impassible, devant la mort, ne peut plus que sangloter. Dans les bras de sa mère, il redevenait un enfant, il a peur, il se désespère.

La pauvre femme, à qui le contact de son fils semblait rendre toutes ses forces, essayait en vain de le consoler. « Pourquoi pleurer ainsi, mon enfant bien-aimé ? lui disait-elle. Je ne veux plus que tu me quittes. Tu n'as donc plus rien à craindre. Tu vas jeter à la rue ce costume de malheur que je ne peux plus voir. Moi, je vais me dépecher de guérir. Je me sens déjà beaucoup mieux depuis que tu es là... Tu vas te remettre au travail, et tu ne tarderas pas à être tout à fait un homme. Bientôt le passé ne sera plus pour nous que comme un épouvantable rêve que le temps finira par nous faire oublier. »

Elle embrassa à plusieurs reprises son cher désespéré, puis elle laissa retomber sa tête fatiguée sur l'oreiller, et s'abandonna à une méditation pleine de confiance en l'avenir.

Immobile, presque honteux de sa défaillance, le malheureux jeune homme s'efforçait silencieux de se ressaisir. Quand il releva la tête, se jugeant de nouveau plus fort que la mort, il vit que sa pauvre mère, cédant à la douce réaction qui résultait de la joie et de la quiétude qu'elle éprouvait, s'était endormie profondément. Cela acheva de lui rendre toute son énergie. Peut-être la Providence avait-elle voulu lui faciliter ainsi l'accomplissement de son devoir, et lui éviter une scène de désolation plus déchirante que la première. Il résolut d'en profiter en s'éloignant sur-le-champ. Il effleura d'un long baiser le front de sa bonne mère, la contempla encore quelques instants pendant qu'elle semblait lui sourire, puis il sortit précipitamment de la

chambre et s'en alla aussi vite qu'il était venu, sans regarder autour de lui, sans voir personne.

— Comment ! déjà ? fit le commandant stupéfait.

— Est-ce que je ne vous avais pas donné ma parole ?

— Sans doute, mais il me semble que tu t'es bien pressé. Sans manquer à taparole, tu aurais pu rester un peu plus longtemps auprès de ta mère.

— Ma pauvre mère !... Après une scène de larmes où j'ai senti un moment mon courage m'abandonner, larmes de joie pour elle, larmes de désespoir pour moi, elle s'est endormie d'un sommeil si profond, si calme, si heureux que je n'ai pas eu la force d'attendre son réveil pour la quitter à jamais. Elle s'était endormie en songeant avec bonheur que je ne me séparerais plus d'elle. Qui sait si, au dernier moment, je n'aurais pas faibli ? Maintenant, mon commandant, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, c'est d'en finir avec moi le plus vite possible.

Le commandant observait ce jeune homme avec étonnement, et malgré lui, ses yeux se mouillaient de pitié et d'admiration.

— Et si je te faisais grâce ?

— Eh bien, mon commandant, je l'accepterais avec plaisir, parce qu'en même temps vous feriez grâce à ma pauvre mère.

— Allons ! tu est décidément un brave garçon, et tu ne méritais pas de tant souffrir. Tu peux t'en aller... Auparavant, viens que je t'embrasse... Bien. Maintenant sauve-toi, et vivement. Va rejoindre ta mère, et aime-la toujours bien.

En même temps, le bon commandant prenait le jeune homme par les épaules, et le poussait doucement dehors.

— C'eût été vraiment dommage ! dit-il à ses officiers en se retournant.

Victor ne courut pas, il vola à Belleville. Heureusement sa mère dormait toujours, mais d'un sommeil qui semblait péniblement agité. Il n'osait pas la réveiller, pourtant il aurait bien voulu l'embrasser et lui faire partager sa joie.

Tout à coup elle se dressa en criant :

— Victor !... mon enfant !... grâce !... grâce !... Ah ! tu es là, fit-elle en s'éveillant. C'est bien toi ? En même temps elle le palpait et le serrait alternativement dans ses bras tout en le couvrant de baisers. — Ah ! mon pauvre enfant !... mon cher enfant !... finit-elle par dire, je rêvais qu'on allait te fusiller.

C'eût été, en effet, grand dommage qu'on l'eût fusillé, ce petit communard malgré lui, car il est aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de notre armée d'Orient.

JEAN DU RÉBRAC.

La direction des ballons

Les travailleurs infatigables et silencieux qui s'occupent de trouver le moyen de diriger les ballons ne se découragent point. Et il semble que le plus difficile problème commence à s'éclaircir.

M. Santos-Dumont qui depuis bien des mois s'occupe de trouver la solution dans le but de gagner 100,000 francs fondé par M. Henri Deutsch, vient de faire à Paris des essais dont les résultats méritent l'attention.

Parti du parc d'aérostation de Saint-Cloud, M. Santos-Dumont s'est dirigé vers la tour Eiffel qu'il a doublée et est ensuite revenu à son point de départ. Voici d'ailleurs en quelques termes M. Santos-Dumont raconte les péripéties du voyage :

« A cause du peu d'étendue de notre parc d'aérostation et de la difficulté qu'il y a par suite du voisinage des arbres à évoluer, nos hommes m'ont maintenu avec le guide-rop, jusqu'au champ de courses de Longchamps en traversant la passerelle qui sert à l'adduction des eaux de l'Auvre.

« J'ai fait cinq ou six fois le tour du champ de courses ; tout allait parfaitement ; alors j'ai étendu le champ de mes évolutions, j'ai fait le tour du bois tout entier, revenant sans difficulté à mon point de départ.

« Après ces expériences, je voulais m'en tenir là. Mais mes hommes, que le résultat obtenu enthousiasmait, me crièrent : A la tour Eiffel ! Je parti donc vers la tour Eiffel. J'en était à peu de distance lorsque j'entendis derrière moi un bruit de toile qui flotte. Je me retournai ; mon gouvernail flottait, une des cordes de direction venant de se rompre. Fort heureusement, c'était la corde de gauche qui s'était brisée, parce que si c'avait été l'autre j'étais perdu. Mon ballon allait donner en plein contre la tour Eiffel. Je me suis dirigé du côté opposé, vers le Trocadéro, en décrivant des courbes ; je suis venu atterrir pour faire la réparation. On fut très complaisant. On m'apporta une échelle pour atteindre mon gouvernail.

« La réparation faite, je me suis élevé de nouveau et, cette fois, j'ai doublé la tour Eiffel et je suis revenu à mon point de départ. »

Le commandant Renaud qui, avec son frère, a construit un ballon dirigeable, la *France*, déjà très remarquable avec le dit ballon, a donné son sentiment sur les essais de M. Santos Dumont, qui, à la deuxième épreuve n'a pu faire mieux qu'à la première et n'a point conséquemment gagné le prix de Deutsch.

Est-ce, se demande le commandant, est-ce une étape nouvelle dans la voie que plusieurs ont frayée et au bout de laquelle se trouve la solution définitive ? Je ne le crois pas, dit-il. Qu'avez-vous fait il y a seize ans ? Partis le 23 septembre 1885 à bord de la *France*, nous nous sommes dirigés vers Paris, portés par le vent. Gagnant la Seine, puis Boulogne et le Point-du-Jour, nous avons fait alors tête au vent et nous sommes revenus au parc de Chalais, où nous attendait le ministre. La trajet était sensiblement de même longueur que celui de Saint Cloud à la tour Eiffel, et il fut accompli à la vitesse de 6 m. 50 à la seconde, vitesse que n'a pas dépassée M. Santos-Dumont.

« Qu'a donc trouvé le jeune aéronaute ? Ce n'est pas la forme allongée, l'hélice, le gouvernail, la suspension rigide, toutes choses que nous avions déjà. Ce n'est pas non plus la stabilité de route que nous avons les premiers assurée. Mais il a un triple mérite : d'abord la petitesse de l'aérostat qui le rend très maniable ; ensuite la hardiesse avec laquelle il s'embarque seul, en dépit de la difficulté de faire la double manœuvre de hauteur et de direction ; enfin l'application à un ballon du moteur à pétrole, application faite pour la première fois.

« Sans donc vouloir diminuer la portée d'une très belle manifestation scientifique,